

# Un entretien avec... Alfred KULLMANN

— Voulez-vous une anecdote ?

— L'anecdote, Monsieur, c'est le hors-d'œuvre de l'interview, comme c'est l'excuse de l'Histoire. Mérimée ne croyait qu'aux bons mots de Clio.

— Alors, voici. J'avais, quoi ? treize, quatorze ans et je passais des vacances, avec mes parents, dans l'Isère, à la Motte-les-Bains. Or, un matin, partant en balade avec une bande d'amis, nous voyons débarquer à la Mure un excursionniste étranger — barbe, lorgnon, guêtres d'alpiniste et chapeau tyrolien — en qui je reconnais une sorte de surhomme qui, pour moi, ne devait vivre qu'entre Brunnhilde et Wotan, dans les hauteurs tétralogiques du Walhall : Charles Lamoureux lui-même ! En réalité, ce surhomme résidait alors, en brave homme tout simplement, à quelques kilomètres de là, à Vif, avec sa fille et son gendre Chevillard. Sur le champ, nous rédigeâmes, en mode lyrique, un télégramme signé « Un groupe d'admirateurs de la Motte », télégramme que nous devions retrouver, bande intacte, le soir à l'hôtel. L'excursionniste étranger n'y avait que déjeuné, et sans donner son nom.

Je ne me tins pas pour battu. Je joignis une lettre à la dépêche ; j'expédiai le tout à Vif ; et quelques jours plus tard, Lamoureux nous annonçait sa visite ! Je mis une telle énergie à battre un triple rappel parmi les estivants que nous étions, une douzaine, à l'attendre sur le quai. Mais quand le train stoppa, c'est seul qu'il fallut m'avancer, seul et rougissant devant l'hôte qui en descendait. Alors Lamoureux m'apercevant : — Ah ! c'est vous ! s'écria-t-il. J'en étais sûr ! » N'importe, la journée fut inoubliable...

— Et vous voilà donc à quinze ans : timide, entreprenant et wagnérien.

— Il est vrai que j'avais, dès l'enfance, montré quelques dispositions pour la musique, comme on dit. Mais elles reçurent, vers cet âge-là, une irrésistible impulsion : Léo Sachs devenait mon beau-frère. Et comment n'aurais-je pas été gagné par cette inlassable curiosité, par cette fièvre d'enthousiasme et de générosité ? A quatre mains, nous devotions les classiques. Ensemble, nous courions les concerts. On nous voyait partout, côte à côte, où il y avait à applaudir — ou à se battre. Car on se battait alors pour Franck ou pour Debussy. Et c'est ainsi que je n'ai point connu l'école, ses systèmes et sa fêrèle.

— Peut-être cet enseignement par l'expérience vaut-il le sien.

— D'ailleurs j'ai travaillé avec Marc Delmas, pour lequel ma gratitude est d'autant plus vive que son influence me fut moins tyrannique : tout au plus m'aiguilla-t-il, et encore passagèrement, vers le théâtre. C'est ce qui me vaut d'être aujourd'hui, Monsieur, un « sauvage », comme on dit à la Chambre des sans partis ; un hérétique ou un relaps à l'église de la rue St-Jacques ; un insoumis ou un franc-tireur vis-à-vis des pelotons de la musique actuelle. Je débutai par des mélodies...

— C'était évidemment avant-guerre ?

— Avant-guerre, oui. La critique, en ce temps-là, n'était pas entraînée à sacrer les génies sur le témoignage de vingt mesures. Renoncez donc à l'idée, en supposant que vous l'avez, de chercher trace de ces essais dans les journaux d'alors, et considérez comme mon premier acte de compositeur, le double sonnet de Cléopâtre, dans le Jardin de l'In-



Alfred KULLMANN

fante : « *Accoudée en silence aux créneaux de la tour...* » Gaubert le fit entendre à Vichy. Et voilà qui me rappelle encore une anecdote, une anecdote qui n'est, à tout prendre, qu'un mot. En voulez-vous ?

— Si l'anecdote est le hors-d'œuvre de l'interview, le mot en est le sel.

— L'orchestre commençant donc à créer l'ambiance de la « nuit lourde pesant au bord du Nil obscur », je me sentis si oppressé, si ému même que je le cachai mal à Gaubert. — « C'est la première fois que cela m'arrive », lui dis-je comme pour m'excuser. Et Gaubert me répondit d'un seul adjectif : — « Veinard ! » Je cachai mieux mon jeu en entendant, en 1918, ma Tentation aux concerts Lamoureux.

— Encore du Samain ?

— Encore, oui. Je n'avais point eu à rappeler à Chevillard la vieille manifestation de la Mure pour voir inscrire à ses programmes cette Tentation d'abord, puis, ensuite, mes deux Poèmes Lyriques (*l'Abandon et le Bucoliaste*), sur des paroles de mon pauvre ami R. Robine lequel fut médecin, musicien et poète. Enfin, voici pour terminer avec l'essentiel de mon œuvre chanté, trois autres Poèmes qui furent dirigés par Albert Wolff : ils sont écrits sur des textes de Paul Arosa.

— On conçoit que ces scènes dramatiques aient dû vous amener à écrire pour le théâtre. C'est avec *Satan Vaincu* que vous l'avez abordé ?

— Parfaitement. J'en écrivis le poème et la musique. Et la partition en fut primée à un concours ouvert, il y a une dizaine d'années, par Comœdia. Depuis, elle a fait son petit chemin en France, suivant l'itinéraire que voici : Nice, Rouen, Nancy, Mulhouse...

— Et Strasbourg, cela va sans dire...

— Voilà qui vous trompe.

— Cet Erwin cependant, maître d'œuvre de la cathédrale, doit être pour les Strasbourgeois une figure presque familière ?

— J'en fis, Monsieur, l'expérience à Mulhouse : pas plus que prophète, nul n'est musicien dans son pays. Ainsi me suis-je entendu reprocher, à Mulhouse, de ne rien entendre à la Nuit de la St-Jean qui forme le divertissement de mon Satan Vaincu et même (mais ne fit-on le même reproche à Albert Carré ?) d'être — quel mot ! — un « français de l'intérieur » : comme si mon père, après 70, n'avait pas dû, pour rester aussi « français de l'intérieur », aller à l'encontre du plus clair de ses intérêts ! Mais laissons cela, dont je vous parle sans vaine rancœur, croyez-moi. D'ailleurs, à défaut de mes concitoyens, les mélomanes des Concerts Padeloup furent indulgents au ballet de mon opéra, tout comme d'ailleurs à mon plus récent Poème concertant pour piano et orchestre.

— Ce Poème, ne nous le rendra-t-on bientôt ?

— C'est la question. Pour le minutage qui sert de base aux subventions officielles, seules comptent, vous le savez, les œuvres encore inexécutées. Il a été question de faire entrer en ligne de compte pour 50 0/0 de leur temps, les secondes exécutions faites pendant le même exercice, par la même association. Solution bâtarde que celle-là, dont profiteront les seules œuvres jouées en début de saison. Se baser plus simplement encore sur les heures de musique française ? Voilà qui peut être serait pire que tout le reste. Pourquoi ? Parce que n'en profiteraient que des maîtres, tel Ravel, Schmitt ou Roussel qui, entre nous, en ont le moins besoin. A la vérité, il y a trop d'orchestres symphoniques à Paris.

— Mait trop peu de groupements de musique de chambre, ne croyez-vous pas ?

— Soit, encore que la foule, que n'appâte plus guère que les noms qui forment « fromage », sur l'affiche, se détourne de plus en plus du Quatuor et de la Sonate. Mais encore une fois, je ne parle point pour moi ! Mon Quatuor avec piano et ma Sonate pour violon ont eu bon public et bonne presse. Je m'en souhaite autant pour une œuvre d'orchestre dont voici les premières esquisses...

— Sera-t-elle dieu, marbre ou cuvette ?

— Le sais-je ? Je me sens tout aussi incapable d'appeler de la musique Mort ou Transfiguration que de l'appeler Match de football. N'est-ce point après le point d'orgue final seulement que Debussy plaçait ses titres, entre le double corset d'une parenthèse, d'un point d'interrogation et de quelques points... d'hésitation ? La meilleure musique, selon moi, se suffit à elle-même. Le premier devoir du musicien, à mon sens, c'est d'être ému. Voilà sa raison nécessaire et suffisante d'écrire. Tu ne te trouveras nulle part, sauf en toi. La politique, l'esthético-manie, la surenchère à l'originalité vicient notre art.

*La hâte aussi. J'ai mis un an à écrire les quatre actes « en fresque » de mon Satan Vaincu. J'en mettrai davantage sans doute, à polir les pages symphoniques dont je vous parlais. Dans l'œuvre de concert, le jeu des modulations doit être plus divers, plus serré qu'à la scène. A ce point de vue, mon musicien préféré reste Gabriel Fauré : c'est de son haut exemple et de sa pure conscience artistique que je voudrais pouvoir me réclamer...*

L'homme, a-t-on dit, n'est qu'un enfant qui a vieilli. Et Alfred Kullmann a parlé avec une telle sincérité d'accent de celui qu'il vénère comme son maître à penser que j'ai cru entendre, un instant, celui qui, il y a un quart de siècle, rédigeait — voyez plus haut — de collectifs et enthousiastes télégrammes à « Monsieur Charles Lamoureux, Hôtel X, à la Motte-les-Bains. »

**JOSE BRUYR.**